

# **LE SAINT DE LA TOUCHE NOIRE**

Roman

**ALAIN ROBERT COULON**

© copyright Alain Robert Coulon 1996

I Mon nom est Gourde, voilà ! Dimitri Gourde. Et pianiste de profession. A dix ans, déjà, je ne savais qu'une chose : qu'il fallait m'enfermer avec un piano, comme un moine avec sa croix, dans sa cellule, pour avoir la paix, celle de maman et la mienne. A chacun son instrument : aux uns la plume ou le sifflet ; aux autres la bêche, la truelle ou le plantoir. Pour moi, c'était cette étroite bande d'ivoire, blanche et noire, un rectangle tout en longueur, bien austère : quatre-vingt-huit touches. Toute ma vie tient dans cet espace réduit, cette plateforme mécanique qui se relève et s'abaisse, monotone, démontable. Tout ce que j'ai pour me raccrocher en ce triste monde : un petit jouet banal, une miniature de paradis et d'enfer.

Je me souviens de mon premier piano ... Ce qui en reste est une photographie où je suis accroupi devant lui, le monstre, en culottes courtes et l'air jubilatoire. Je devais avoir trois ou quatre ans, au plus. Il était tout bleu. Un bleu pâle, blanc, liquide, livide, comme l'écume de la mer sur la grève. Il sonnait terriblement faux : j'en conserve le bruit dans mes tympanes. Je me sentais trompé, soupçonneux. J'inspectais ses entrailles, par-derrrière, par-dedans : des tringles de fer, des cordes grossières. Rien d'étonnant si le son n'était pas à la hauteur : ding ! dang ! dong ! C'était du chinois. J'avais déjà l'idée qu'il faudrait peiner, qu'il n'irait pas de soi de sortir de cette boîte bleue, ce diable d'engin, des sons quelque peu intéressants. Plus tard, devait venir la découverte du vrai piano : pas encore le grand, à la longue queue ; non, le petit, écourté, équeuté, tout droit. Un maigre crapaud.

L'aventure s'est passée chez une amie de maman. Nous étions en visite. Ces conversations d'adultes, bêtes comme la pluie, m'ennuyaient. En cachette, j'ai soulevé le couvercle noir. Ce ne sont pas la tierce et la quinte qui m'ont séduit, d'abord. C'est curieux : je me rappelle très bien que la chose qui m'a frappé, c'est le retour régulier de l'octave. Maladroitement, je tâtais les notes une à une, et j'éprouvais du plaisir à atteindre une touche qui en évoquait fortement une autre, plus bas, à l'étage au-dessous. Les paliers de l'octave. J'étais déjà obsédé par cette symétrie fautive. Car enfin, on monte, on monte ... On escalade pas à pas les étages de la vieille tour, et cependant, on fait du surplace, on ne progresse pas d'un pouce. Une impression d'avancer en tournant sans fin, de grimper un escalier en colimaçon. Voilà ce qui me reste de cette expérience, quand je repense à mon plaisir d'alors. Et je suis sûr que cette indifférence pour la tierce, la quarte ou la quinte révèle quelque chose de grave sur mon tour d'esprit. L'intervalle qui m'a plu d'emblée, c'est le conjoint. Les notes qui se frottent l'une l'autre, se poussant, s'embrassant. Et puis, d'un seul coup, le grand saut, l'élan de l'octave, généreux et spectaculaire. Le moins ardu, le plus banal dans l'art du piano. Si je m'amuse à doubler en octaves alternées aux deux mains la rafale chromatique, à la fin du premier Scherzo de Chopin, la cantilène au cœur de l'œuvre est autrement difficile. Avoir le toupet de chanter, quand on ne possède que de petits marteaux pour ce faire, voilà le calvaire et le miracle du piano. Cantare ! comme le suppliait Toscanini. Imiter la reine des instruments : la voix humaine ! Qu'elle est loin, qu'elle est longue, la corde du piano ! J'envie les violonistes qui ont sous la main leurs quatre cordes à caresser, sans devoir passer par le truchement de l'affreuse mécanique de notre instrument.

J'ai aimé désosser mes premiers pianos. On aurait dit que je jouais au docteur, en retirant les couvercles, les enveloppes de bois, pour leur ouvrir le ventre et y plonger la main. Je tripotais ici un ressort, je resserrais là une vis, soufflais sur la poussière d'un feutre, peignais un étouffoir. Car ils durcissent à la longue et il faut les piquer avec une aiguille pour régénérer la peluche.

Mais le goût de ces chirurgies m'est passé. Et je préfère maintenant oublier qu'un piano a des entrailles, pour me concentrer sur sa voix, ausculter son âme.

Mais je m'interromps, voici que maman m'appelle ... « Dimitri ! Dimitri, mon chaton, mon loup ! Tu es là ? Viens donc me tenir un moment compagnie ! Si tu as deux minutes pour moi ... ».

II J'ai quarante ans tapants et je vis avec maman. C'est elle qui m'a appris à chanter, à monter, marche sur marche, l'escalier de la gamme. Do ... et puis ré ! Do ... mi ! Do ... fa ! Do-ré-mi-fa-sol ... Une consonne sombre comme la nuit, chaque fois mariée à une voyelle jaune soleil. Un do, c'est solide comme une charpente osseuse. Do est le repos, le sommeil. Ré est un rai de lumière, ou un poisson. Mi, un baiser. Fa, c'est faire. Sol est une nouvelle terre, ou un autre poisson. La, c'est une arrivée à quelque chose, et on est un peu fatigué. Si est une interrogation. Et on recommence. On se sent mieux après avoir bien vocalisé. La bouche s'ouvre, l'air passe, le cœur s'épanche. Maman était cantatrice, dans sa jeunesse. Née à la campagne, elle avait fréquenté un bon lycée, appris le latin et l'allemand, un tout petit peu de piano, le solfège et le chant. Elle avait nourri des ambitions : devenir une jeune fille très bien ; s'arracher à la boue du bourg russe, à l'engourdissement des hivers interminables ; chanter l'opéra ; jouer Carmen ou Lucia ; incarner peut-être, pourquoi pas ? Elsa de Brabant. Je suis né tard. Je n'ai jamais pu l'avoir à moi seul, maman, jeune et jolie, si bien que je suis jaloux de tous les petits marmots qui se pavent avec leur génitrice, leur superbe maman. Le jour qu'elle m'a montré une ancienne photographie jaunie, quel choc j'ai reçu ! Maman en vamp. Une héroïne wagnérienne, cheveux longs flottants, sur les épaules nues, la bouche charmante et autoritaire, le sourcil ironique, l'œillade meurtrière ! Du coup, je regarde ses cheveux gris et rares, son front plissé d'à présent, avec plus d'attendrissement qu'avant. Je l'aime en fils et aussi un peu en amant.

Qu'elle est pensive et soucieuse, maman ! Elle s'inquiète de tout et de rien. De la chaleur et du froid, de la pluie et du beau temps. De mes succès et de mes rivaux. D'une épingle perdue. D'un plat trop salé ou d'une crème trop fouettée. Cela ne se guérit pas. Elle cherche des raisons de s'inquiéter davantage, à chaque nouvelle année. Au demeurant, bon pied bon œil, lisant sans lunettes et m'écoutant de loin, fuyant les triple forte, à la cave ou au grenier, et trotinant gaillarde au jardin, sans jamais rencontrer un médecin. Avec cela sévère, têtue même, et dictatoriale : je dois lui soumettre mes programmes. Je me tue à la satisfaire. Mon plus impitoyable critique, c'est elle. Elle ne me fait grâce d'aucune bavure. Elle traque les fausses notes : « Ce sol de la basse, dans ta Polonaise, eh bien c'était un ré, mon loup ! Je l'ai entendu pour toi ... ». Son exigence de perfection est insatiable. Je me rappelle comme j'avais déjà du mal à la satisfaire, étant petit. Je m'acharnais à lui seriner : « Ah ! vous dirai-je maman ! ». Et pas un compliment. Je ne l'ai vue contente qu'une fois : après le Mouvement perpétuel de Weber, que j'exécrais. Mais je la comprends, maman. J'admets qu'elle n'avait pas tort, ayant alors une bien meilleure oreille que moi. Et pour tenter de la séduire, dans l'espoir de lui arracher un mot d'appréciation, j'ai donc répété, répété sans relâche. Des centaines de fois, j'ai repris les mouvements que j'aimais. La première partie de l'opus 90, où Beethoven s'achemine vers des régions inconnues de lui-même. L'Adagio de la dernière sonate de Mozart. Des bouts de Haydn aussi, et quelques rares pages de Chopin, au compte-

gouttes. Pas des morceaux d'éclat. Pas des portées noircies, grouillantes de milliers de notes. Non, plutôt des trames sobres, techniquement assez simples, mais d'une profondeur inépuisable, et qui m'emportaient insensiblement en direction d'un monde caché. Je ne rabâchais jamais ce petit nombre d'œuvres à la file, mécaniquement, ainsi qu'une punition. Je choisissais mes heures. Je composais mes programmes avec grand soin. J'avais découvert, par expérience, que plus le temps m'était compté, plus s'affinait mon attention. Une heure était encore trop. Quarante-cinq minutes, ou moins, pouvaient suffire. Lors de mes premières années d'étude, évidemment, j'accordais une valeur superstitieuse au nombre de tours d'horloge passés face à l'instrument. J'étais vite arrivé à deux heures, du temps où j'étais un petit écolier : une demi-heure le matin, au lever ; une demi-heure à midi ; une heure entière le soir. Les jeudis et dimanches, je poussais jusqu'à trois heures, quatre heures, ambitionnant d'atteindre six, comme une condition indispensable au succès. Plus tard, lors de mon passage au Conservatoire, j'ai longtemps travaillé chaque jour cinq heures, au bas mot. Et l'on nous donnait en exemple le cas du célèbre Planté, qui passait la journée à l'établi, abattant, dit-on, ses douze heures de piano quotidiennement, lui qui signait ses lettres à madame Long : «Un écolier persévérant, dans sa quatre-vingt-dixième année !». J'ai cependant fini par comprendre que ce que la sagesse recommandait de faire était exactement l'inverse. Et depuis, je me sèvre de piano, pour accroître la tension de mon jeu.

Oui, la terrible exigence de maman m'a énormément aidé. Même quand je savais qu'elle ne pouvait pas m'entendre, parce qu'elle était absente, ou allongée dans la chaise pliante, sous le saule pleureur du jardin, je l'imaginai toujours, l'oreille aux aguets, derrière la porte, ou me dominant comme une puissance tutélaire, dans la chambre située directement au-dessus de celle où je travaillais. C'est en vain que j'essayais d'échapper à son ouïe. Sa grande oreille de Bouddha femelle, au lobe démesurément allongé.

III - Qu'as-tu donc, tu ne travailles pas aujourd'hui ? m'a-t-elle dit d'un ton soucieux.

Il était midi passé. Nous déjeunons d'ordinaire vers une heure et demie. Je m'installe ponctuellement à mon établi à midi sonnant, en général. Je ne suis jamais levé de grand matin et j'aime cette heure médiane, bénéfique, où toutes mes forces physiques et mentales passent par un pic. Et il s'y cache aussi le désir de contrarier la coutume. C'est l'heure où chacun s'installe à sa table, pour se fourrer toutes sortes de choses à l'intérieur de l'œsophage. Quant à moi, je récite mon bénédicité à ma manière. Midi est pour moi un moment très spécial, mon heure de grâce : je prie et je délire.

Mais pas aujourd'hui.

- Ce matin, je me sens déconcentré, affaibli, pas d'aplomb, ai-je répondu à maman. Le cœur n'y est pas.
- Tu m'avais pourtant promis de mémoriser, en deux semaines, cette première Sonate de Scriabine !

Oui, je le lui avais promis. Ce Russe me fascine, à cause de son satanisme, avec ses extases, son obsession du feu, ses incandescences érotiques. Et maman est d'origine russe.

Mais je commence à me demander si j'aurai assez de temps de vie et suffisamment d'énergie pour étudier à fond le vocabulaire de Scriabine.

- Si tu permets, je vois le nœud de la question de la façon suivante, me suis-je mis à argumenter devant maman. Mon but essentiel, tu le sais, est de renouveler de fond en comble la pianistique, afin de créer un style d'interprétation inédit, donnant à l'interprète les pouvoirs exacts de son nom, la force d'un médium, prêtre ou sorcier selon les cas, peu importe. Jusqu'à présent, je ne me suis guère attaqué qu'aux grands classiques : Mozart, Beethoven, Haydn et Bach. Ce dernier du reste est un gigantesque point d'interrogation, nous en avons déjà beaucoup parlé et ce n'est pas fini. J'en suis donc à peine au romantisme, à Chopin et Schumann, dont la syntaxe se complique effroyablement, engageant peut-être déjà la musique – c'est horrible à dire ! - vers l'impasse, le piège, le trou noir des étoiles surchauffées, et tu m'imposes de m'occuper de Scriabine, qui a poussé le mysticisme latent de Chopin à l'extrême, où la chaleur prend une teinte d'un rouge si intense, qu'elle tourne à la flamme blanche avant de s'émousser, de disparaître dans la fumée du noir de carbone.

- Tu exagères, mon loup ! Je te l'ai dit, je te l'ai dit, je te le répète, Mitia : tu exagères tout ce que tu dis, tout ce que tu fais. Pourquoi ? pourquoi ?

Elle n'a pas tort, maman. J'en ai conscience, je déteste la grisaille, au piano et ailleurs. Des contrastes ! Encore des contrastes ! Toujours des contrastes ! Pour mieux Voir, il faut chauffer, chauffer toujours plus fort. Le moyen de vaporiser l'eau sans franchir le seuil d'ébullition ! J'ai été passionné par mes premières leçons de chimie. Dans le foyer de la chaudière du chauffage central, j'observais longuement le feu, les morceaux de coke incandescents. Je les manipulais, les retirais à l'aide d'une pince pour les plonger dans l'eau, essayant d'obtenir un gaz, jouant avec la carbonisation. Et contre toute attente, je suis devenu un chimiste du piano.

- Est-ce que tu te rappelles, Dimitri, pour quelle raison je t'ai confié à ton premier professeur de piano, au départ ?

- Pas du tout ! Cela m'est complètement sorti de l'esprit.

- Je n'avais personne pour te garder, le samedi après-midi, quand je devais sortir, et je craignais de te laisser seul à la maison : tu jouais dans le grenier à craquer des allumettes ; j'y avais trouvé des brins de ficelle carbonisés.

- Je promettais !

- Et tu continues de m'inquiéter. Tu persistes à jouer avec le feu !

Pauvre maman ! J'apporte ma triste contribution pour achever de faire virer ses cheveux au gris, au blanc. Vivre ensemble, c'est s'user mutuellement. Et nous sommes inséparables ...

Mon atelier ressemble à un antre, au sous-sol de la maison : une matrice. J'en ai esquissé moi-même les plans, de pair avec l'architecte : un espace ovale, où le Steinway occupe l'un des foyers de l'ellipse. Aux murs, de lourdes tentures violettes, presque noires, ornées de fines raies d'or. Une cellule sobre, sans fenêtre, à part une lucarne à hauteur du sol, près du plafond. Peu de lumière. Mais un chandelier pour m'éclairer à la bougie, si je le désire, afin d'épier les œuvres sous l'éclairage exact où elles ont été conçues. C'est là tout mon royaume. A midi, je peux m'y trouver comme à minuit, ainsi que dans cette église de Cadix où l'on avait coutume, le vendredi saint, de s'enfermer dans une obscurité totale, masquant

portes et fenêtres en pleine journée, en pleine chaleur. Ma cave ! Mon établi ! Douillettes et spartiates.

Chère maman ! T'ai-je jamais quitté ? Incorrigible, je tambourine à ta porte. Je joue du piano dans ton ventre. Je suis né et je mourrai à l'intérieur de toi, pelotonné dans ton ventre.

IV      Après dix ans, vingt ans, que subsiste-t-il d'un concert ? Je suis allé écouter les plus grands, à mes débuts. J'ai gardé dans l'oreille la sonate Tempête de Richter, la fugue en la mineur du deuxième cahier de Bach, par Samson François, le départ du premier Scherzo de Chopin, par Badura-Skoda, mais j'ai oublié le reste de leurs programmes. Il est un pianiste que je révère, et dont hélas ! une seule note me hante : un si bémol répété à l'octave d'une façon artificielle et forcée, un son manqué, peut-être à cause d'un piano mal réglé, qui vient empoisonner le souvenir de toute une soirée. Qu'il est ingrat et injuste, notre art ! Que d'efforts s'engouffrant dans le trou sec du néant ! Pour pallier ce vide, on a inventé l'enregistrement. Et l'enregistrement a contaminé le style, tué l'interprétation, la musique vivante. Ecueil pire encore : un refroidissement maladif, la glaciation de l'âme frémissante de la musique. Où est la vérité entre l'imperfection orageuse et la perfection de la mort ?

Une patte de chat ou un dé de fer ... et une touche bascule : quarante-huit grammes suffisent. Et pourtant, de tous les instruments le plus simple au départ, le piano est le plus difficile. Transformer cette lourde mécanique en voix humaine, murmurer ou rugir sur l'ivoire avec des doigts en guise d'archet, glisser son âme dans celle du compositeur, sans trahir celui-ci, épancher librement son cœur : une vie de travail acharné est trop peu pour y réussir. On peut même trouver des raisons d'affirmer que personne n'y est jamais parvenu. Car enfin qu'on y réfléchisse ! Quand l'instrumentiste ordinaire est déjà fort occupé par la production et la responsabilité d'une seule note, le pianiste a la prétention d'en prendre en charge simultanément six ou dix. Il se meut dans un quatuor vocal perpétuel, et il n'en a pas les moyens. Le piano, c'est l'écartèlement. Un instrument paradoxal. Impossible. Le succédané d'un orchestre manquant. Le chameau pour traverser tous les déserts, comme a dit Bülow. Chaque pianiste se débat, travaillant dans l'imaginaire, suspendu dans le vide, aux prises avec les fantômes de trois ou quatre violonistes absents.

Mais pour rien au monde je n'échangerais contre un autre les charmes de cet outil abstrait, capable de fabriquer de la vie, des pigments colorés avec du noir et blanc.

V      Il m'est arrivé une curieuse aventure hier. A midi.

J'étais dans le feu de l'action. Le clavier tremblait sous mes coups, dans la série des accords syncopés, à la fin du Scherzo de l'opus 110. Une grêle de coups. Et subitement une sensation étrange dans la main droite. On m'agrippait le poignet. Ce n'était plus moi qui jouais, c'était elle. « Elle », ma dernière professeur de piano, morte depuis des années. Elle s'était emparée de ma main, et je l'entendais travailler à ma place, avec son ardeur

accoutumée, pendant qu'une voix familière me chuchotait à l'oreille : « Comme ça ! mon petit ... Oui, comme ça, regarde ! continue ! Travaille sans te décourager ... Ah ! laisse-moi jouer encore un peu en empruntant ton bras ... Du fond de la tombe, je ne quitte pas mon piano, grâce à toi. Je joue toujours, sans arrêt, sans me reposer. Je possède ta main. J'y poursuis mon travail, à travers toi. Ah ! je l'aimais tant, mon clavier. Et cette sonate donc ! ».

Un cas de possession. L'événement a duré une bonne minute. Je n'en suis pas encore remis. Sa fougue était entrée en moi, et me subjuguait.

Maintenant, je me souviens. Au cours d'une leçon, elle m'avait longuement tenu la main. Avec un plaisir visible. La sienne était sèche, grise et froide. La mienne jeune, rose et brûlante. Sans savoir précisément pourquoi, j'avais trouvé ce contact insolite, anormal. A présent je comprends qu'elle cherchait à me transmettre quelque chose de mystérieux : son fluide, sa joie de jouer. L'étincelle défiant les siècles, transmise d'artiste en artiste, niant l'interruption de la mort. Déjà, elle devait se sentir glisser sur l'autre versant, et elle palpait une nouvelle main, toute fraîche. Une main que le courant emporterait à son tour. Mais qui prenait maintenant le relais. De main en main, ce qui passait ne disparaissait point. L'esprit durait ...

J'en ai parlé à maman. Un coin de sa bouche s'est tordu, un drôle de petit sourire torturé. J'ai compris qu'elle était jalouse, tout simplement. Il n'y a pas de quoi. Mais je ne peux pas bien lui expliquer. J'ai eu quatre professeurs de piano, dont trois femmes. Tous, je les vénère, chacun à sa manière. Ce sont mes parents, au royaume de la Muse. Ma grande famille. Si maman en est jalouse, c'est qu'elle l'est aussi de mon piano. Mais mon piano, c'est mon tout, mon moi, mon père.

Mon vrai père, monsieur Gourde, en fait, il est déjà mort.

VI « Alors ! Quand l'attaqueras-tu, cette première Sonate de Scriabine ? » m'a lancé maman, dès le petit-déjeuner.

J'étais en train de découper méticuleusement le petit bout de mon œuf à la coque. Je raffole des œufs cuits de toutes les manières. Et crus aussi. Battus dans l'assiette à la rustique, triturés, échauffés, malaxés pour leur faire perdre leur viscosité, assaisonnés de poivre et de sel, et saucés tout mousseux, avec des mouillettes. Je me suis procuré un gros livre intitulé : « Mille façons de cuire les œufs ».

Mais maman ne me laisse pas en paix. C'est son sang russe qui bout. Elle me harcèle. Par hasard elle s'appelle Yelena, comme l'une des filles de Scriabine. Elle aspire au printemps, maman. Elle en rêve, elle prie, elle supplie pour qu'il arrive, dans les chemins boueux du village, par les journées ternes de décembre. Et cependant, il y a beau temps qu'elle a quitté la Russie, Yelena, pour se marier avec un ingénieur français, spécialiste de l'électricité, monsieur Gourde.

Moi également, la sonate initiale de Scriabine m'obsède. Mais je ne me décide pas à la mettre sur le métier. Il faudrait la saisir à bras de corps. Et elle est nerveuse, au long de son

premier mouvement con fuoco. Un long désir qui monte, qui tombe, revient, repart, remonte, redescend, qui colle au ventre, gluant, comme un prurit dont on ne parvient pas à se débarrasser. Et puis, cette œuvre s'achève par une marche funèbre. Chopin, dans sa sonate de la mort, en a mis une au milieu. Scriabine la place à la fin. Et au cours de ces funérailles, s'intercalent une vingtaine de mesures « quasi niente », un « presque rien » pianissimo, triple piano même. Un blanc. Une immobilité complète : un léger courant d'air froid en suspension au-dessus de la fosse.

Cette sonate me fait peur. Je ne me décide pas à la commencer, à la mettre en chantier.

Et il y en a neuf autres ! Au nombre de nos fléaux, nous autres pianistes, celui-ci : trop de musique. Si j'entrouvre mon armoire à partitions, de l'étagère la plus haute, tombe une avalanche. Tout s'effondre, dégringolent les vieux cahiers oubliés : de Bach, une Toccata perdue ; une Sonate de Clémenti injustement ignorée ; un Prélude de je ne sais plus qui, descendu aux oubliettes. Je préférerais de beaucoup taquiner du basson, ou sucer de la flûte, pour avoir moins de répertoire. Quand je me suis mis à travailler sérieusement, vers onze ans, les éditions jaunies des Classiques que possédait maman ne m'ont plus suffi, malgré leurs odeurs enivrantes de colle, de poussière, de moisi, de vieux buffet. J'ai alors acheté, en pagaille, tout ce qui pouvait me tomber sous la main. Des séries d'œuvres complètes de compositeurs célèbres, ou très mineurs. Toutes les éditions de Beethoven par les grands pianistes d'autrefois, de Bülow à Casella. Une bonne douzaine de collections entières des œuvres de Chopin, parmi la vingtaine qui existe. Car il changeait toujours une note ou deux, par-ci par-là, perfectionnant sans cesse l'anatomie de ses créatures vivantes, en hésitant, s'y perdant. Je m'apercevais d'ailleurs que les partitions neuves, plus savantes, devenaient aussi plus sèches. Les majuscules des titres, sur les couvertures, avaient perdu les belles arabesques qui enchantaient mon enfance. Austèrement, les G, les B, les S ne se compliquaient plus d'enluminures à l'en-tête des premières pages. Ornaments et frises avaient disparu comme des fantaisies désormais inutiles. Le papier n'avait plus de senteur forte, plus de goût, plus sa couleur tabac, plus de taches ocres ou brunes. Par contre, les notes étaient bien souvent surchargées de doigtés plus ou moins utiles, quand ce n'était pas de variantes, de commentaires et d'ajouts scientifiques. Car l'ère de la musicologie était arrivée, à petits pas pressés et discrets : annonciatrice du vent glacé de la stérilité, du terrible hiver de l'art.

Il m'a fallu des années pour secouer ce fatras, telle une jeune monture fougueuse qui ne supporte pas, sur son dos, la charge qui la freine. J'ai alors cessé de me tourmenter pour découvrir une version originale, rigoureusement sans fautes, remisant tous mes gros volumes, et préférant me concentrer sur de minces éditions séparées. Des œuvres qui m'étaient chères, un très petit nombre d'œuvres : mon trésor. Plutôt que d'exécuter à la file, par un sentiment de devoir, toutes les Sonates de Mozart, ou toutes les Ballades de Chopin, j'ai pris le parti d'en choisir, avec amour, quelques-unes, très peu, celles que je préfère, et de m'attacher invariablement à elles, de leur consacrer ma vie et mes forces. Un programme de récital annonce-t-il – et ce n'est pas rare – tous les Scherzos, ou une bonne demi-douzaine de Mazurkas de Chopin ? Ces œuvres se brûlent les unes les autres. Le seul encadrement qui leur convienne est celui du silence, ou à la rigueur une musique d'un tout autre style. Entendre la plus petite pièce de Chopin, c'est assister à l'éruption d'un volcan, un événement si violent que l'on se demande par quelle inconscience comique et perverse, de frêles jeunes filles ont l'impudeur de vouloir s'y connaître, s'y frotter. Et à vrai dire, il existe une explication à cela. Ce fait paradoxal que Chopin, le plus viril des compositeurs, plus mâle, plus sensuel, plus brûlant que Beethoven ou Liszt, soit devenu, mal interprété, le petit chouchou des dames. C'est qu'elles sentent là quelque chose qui manque ailleurs : le son, le souffle le plus exacerbé, le plus érotique de toute l'histoire de la musique. De piano s'entend – car je n'oublie ni Donizetti, ni Wagner.



Et Chopin eut un disciple tardif : Scriabine !

J'avais oublié maman, en méditant sur ces choses. Je finissais mon œuf à la coque. Je devais avoir l'air égaré.

Tout à coup je me suis aperçu qu'elle me surveillait du coin de l'oeil, alarmée.

- Ne déraile pas, mon loup ! Ne déraile pas ! m'a-t-elle dit d'une voix qui se voulait encourageante, mais au fond inquiète, très lasse.

Je l'ai rassurée tout de suite.

- Sois tranquille, maman, je tiens bon ! Cramponné à mon clavier, comme à une barre.

Et c'est vrai, je le ressens ainsi : avec mon clavier, je ne serai jamais perdu. Je tiens la clef des mondes. Le mien et celui des compositeurs. Des auditeurs aussi.

- Tu arriveras, comme Scriabine, à monter mon loup ! A faire tout le chemin vers la flamme, a poursuivi maman ... Vers l'extrême pointe de la flamme, au bout, tout au bout, quand elle fond dans l'air ... Personne ne sait très bien où elle se termine, Mitia.

Elle a des moments d'inspiration aussi, maman ! Elle m'observait d'un air étrange et très sérieux. J'ai beaucoup de chance de l'avoir à mes côtés. Je ne supporterais pas quelqu'un d'autre. Une autre femme. Ou un homme. J'ai mis longtemps à en prendre suffisamment conscience et j'ignore pourquoi, mais la seule présence d'un être vivant me dérobe une énergie folle. Ils m'aspirent à l'intérieur de leurs gouffres. Ils me gobent sans pitié. Et vulgairement. Une impression de me diluer, de me dissoudre. D'être face à de l'incommensurable, absurde et désaccordé. Et je sais mal me défendre. Si je ne parviens pas à interposer une barrière, je me perds. Sans carapace je disparaïs, je meurs. Ils me font souffrir, et mourir. Et pour eux, c'est naturel. Ce n'est même pas de la méchanceté, bien que cela puisse en être parfois.

Et ma barrière, c'est le piano. Le clavier.

Mon rempart, mon donjon. Mon château fort.

## VII Hier soir, concert.

Un orage a éclaté à la même heure, pendant que je jouais. Seul dans les coulisses, après la Polonaise en mi bémol mineur, qui me servait de pièce d'entrée – et quelle entrée ! – avant de me plonger dans la deuxième Partita de Bach, j'ai ouvert une fenêtre. La pluie tombait à tout rompre. Le vent a fait voler la couverture de la partition que j'avais sur ma table. Et le tonnerre aurait pu couvrir les basses les plus fortes de mon piano.

Le public m'attendait, mais je prenais tout mon temps. Je me suis assis en tailleur face à la fenêtre ouverte, m'enivrant de l'air froid et mouillé qui me fouettait le visage. Une odeur de feuilles humides montait des arbres de la rue. Je me suis senti ineffablement heureux. Un sentiment de maîtrise parfaite des événements au milieu du déluge. Mais sous le crépitement de la pluie, je percevais un silence de plus en plus concentré, en provenance de la scène, du côté de la porte des coulisses. Là-bas, ils devaient s'impatienter. Alors je me suis levé pour me diriger à pas très lents vers la porte fatidique.